

tenu dans son commandement, à la sollicitation de son père, qui voulut lui servir de lieutenant, remporta alors une éclatante victoire et reçut les honneurs du triomphe. En 291, Fabius fut nommé proconsul du Samnium; il dut vaincre la seconde fois consul en 276, battit les Samnites et les Lucaniens, fit ensuite partie d'une ambassade envoyée à Ptolémée, et périt en cherchant à calmer une révolte en Etrurie; il était en ce moment consul pour la cinquième fois.

FABIUS (Maximus Quintus Verrucosus), surnommé *Cunctator* (le *Temporisateur*), consul romain, célèbre pour sa lutte contre Annibal, né vers 275 av. J.-C., mort en 203, petit-fils du précédent. Consul en 233, il triompha de la Ligurie, montra contre le parti populaire la partialité violente qui était dans les traditions de sa famille, s'opposa aux lois agraires du tribun Flaminius, et fut envoyé, en 218, comme ambassadeur, à Carthage, pour demander raison de l'agression contre Sagonte. On sait que cette ambassade n'eut d'autre résultat que de précipiter la deuxième guerre punique. Après le désastre de Trasimène (217), Fabius fut nommé prodictateur (il n'y avait pas, dans le moment, de consul à Rome pour nommer le dictateur) et put appliquer alors le système de défensive qu'il avait opposé contre Annibal; ne jamais le combattre de front et laisser ses forces peu considérables se consumer comme une flamme légère; le suivre en le harcelant, mais sans s'exposer à une action décisive; surveiller tous ses mouvements et s'épuiser lui-même en épousant le pays. Cette tactique qui lui valut des patriciens les surnoms de *Temporisateur* et de *Buculier de la république*. Annibal en paraissait, en effet, déconcerté et mettait vainement en œuvre toute son habileté pour contraindre son impassable ennemi à accepter le combat. Toutefois, ce système, le plus prudent sans doute avec un aussi terrible adversaire, était en lui-même un aveu d'impuissance et humiliait profondément l'orgueil militaire des Romains. La temporisation en faveur de Marcombe, qui vit encore augmenter son crédit après le désastre de Cannes (216), où l'on s'était écarté de sa tactique purement défensive. Révêtu successivement de plusieurs consulats, il combattit, sans résultats notables, la temporisation de son ennemi pendant, en 209, à reprendre Tarente, mais par trahison, et, pour paraître l'avoir emportée d'assaut, livra la ville au pillage, fit massacrer une partie des habitants et de la garnison et vendit 30 000 Tarentins comme esclaves. Dans les dernières années de la guerre, soit que sa prudence augmentât avec l'âge, soit pour tout autre motif, il combattit avec une âpre obstination le projet mis en avant par Scipion de tenter une forte diversion en Afrique, afin d'arriver à l'Italie le formidable ennemi que Rome n'avait pas cessé de craindre. Il ne vœut pas assez pour voir toutes ses prévisions démenties par l'événement, et mourut quelque temps avant la mémorable victoire de Zama.

FABIUS (Quintus Maximus), consul en 213 av. J.-C., fils du précédent. Pendant son consulat, il prit sur Annibal la ville d'Arpi. Tite-Live raconte que, durant l'exercice de cette magistrature, son père, l'illustre Fabius, s'étant présenté devant lui à cheval, il lui fit ordonner par un lieutenant de mettre pied à terre; le vieillard s'empressa d'obéir, en disant : « J'ai voulu, mon fils, éprouver si vous saviez être consul. »

FABIUS (Maximus Emilianus), consul, fils aîné de Paul-Émile, le vainqueur de Persée, devint fils adoptif de Fabius Cunctator. Il servit en Macédoine sous son père, qui l'envoya annoncer à Rome la victoire qu'il venait de remporter à Pydna, puis devint préteur en Sicile (149-148) et fut élu consul en 145. Il passa alors en Espagne avec une armée de 17 000 hommes, fit la conquête de Virathès et le vainquit dans deux combats. Fabius Emilianus fut le protecteur et l'élève de l'historien Polybe.

FABIUS (Quintus Maximus), fils du précédent, consul en 121. Il remporta sur les Allobroges et les Arvernes, commandés par Brennus, une victoire mémorable, qui lui valut les honneurs du triomphe et le surnom d'*Allobrogicus*. En commémoration de ce fait d'armes, Fabius fit élever sur la voie Sacrée, à Rome, l'arc Fabius. Il devint censeur en 108. On a un fragment d'une oraison funèbre qu'il prononça à la mort de Scipion Emilien.

FABIUS (Cains Pictor), peintre romain, qui vivait à la fin du IV^e siècle avant notre ère. Il fut chargé d'orne de peintures le temple du Salut, ou en 307 par Bibulus, vainqueur des Samnites. Les travaux qu'il exécuta sont les plus anciennes peintures romaines dont il soit fait mention; elles furent anéanties lors de l'incendie du temple, sous le règne de Claude. Fabius reçut le surnom de Pictor,

qui passa à ses descendants. — **FABIUS** (Numerius Pictor), fils du précédent, fut consul en 266, et battit les Samnites, les Sallentiens et les Messapiens. Il fit partie d'une ambassade envoyée à Ptolémée-Philopole, en 276.

FABIUS (Quintus Pictor), le plus ancien des historiens romains, contemporain de la deuxième guerre punique. Il porta quelque temps les armes et fut envoyé, après le désastre de Cannes, pour consulter l'oracle de Delphes; mais il ne paraît pas avoir pris une part bien importante aux événements de son époque. Il avait écrit des *Annales* de Rome, qui s'élevaient probablement de l'arrivée d'Énée en Italie jusqu'aux premières années de la seconde guerre punique; il n'en reste que peu de fragments. Légendaire naïf et minutieux en ce qui touche les origines de la patrie, il n'était pas moins exact, judicieux, quant à l'appréciation des changements survenus dans la constitution romaine. Dion Cassius paraît l'avoir largement mis à contribution pour tout ce qui concerne la politique intérieure des Romains. Tite-Live déclare lui-même qu'il l'a pris pour guide dans le récit de la bataille du lac Trasimène. D'après le témoignage de Cicéron et de Denys d'Halicarnasse, Fabius aurait écrit en grec et en latin. Ces deux auteurs, ainsi que Plin, Appien et autres, parlent de lui de la façon la plus élogieuse; mais Polybe lui reproche d'avoir montré trop de partialité pour les Romains dans son récit de la seconde guerre punique. Les fragments de Fabius ont été publiés dans les recueils d'Antoine Augustinus (Anvers, 1595), d'Antoine Riccoboni (Venise, 1568) et autres; Krause les a fait paraître à part à Berlin, en 1833. Un célèbre imposteur, Annio da Viterbo, avait publié, sur les origines de Rome, un petit ouvrage intitulé *Ab Urbe condita*; Fabius Pictor, mais il semble qu'un point; mais si on l'ouvre pour examiner l'arrangement intérieur de ses organes, on y trouve un ordre aussi compliqué que dans les vastes chaînes qui le couvrent de leur ombre; on y trouve aussi, dans certains passages, des détails qui ne peuvent être découverts en elle les notions générales seules lesquelles toute plante végétale et se soutient.

FABUS s. (fa-bu - la - fabi), proprement discours, récit; dit - fabri, qui répond exactement à la racine sanscrite *bhā* ou *bhās*, crier, parler, dire; grec *phā*, dire, parler. Cette racine a fourni un grand nombre de mots aux langues indo-européennes; sanscrite *bhas*, parole; grec *phā*, même sans *phēdō*, renommée; latin *fas*, droit, chose proclamée juste, ce qui peut se dire; *infans*, enfant, proprement celui qui ne parle pas encore; *fatum*, oracule, desti, etc.). Fiction mythologique, fait imaginaire rattaché à l'histoire d'une religion: **LES FABLES GREQUES**, **LES FABLES INDIENNES**, **LES FABLES SCANDINAVES**, **LA FABLE D'ADAM**, **LA FABLE DU SERPENT PYTHON**, **POUR LES FABLES PAÏENNES**, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause qu'elles sont impures et pleines d'obscures idées impies. (Fénelon). **La religion des Grecs était un mélange de FABLES ALLEGORIQUES** apportées de l'Orient et de FABLES HISTORIQUES NATIONALES. (Condorcet.) « Ensemble des récits mythologiques; *Contre la FABLE*, Étudier la FABLE, les dieux de la FABLE. LA FABLE est définitivement bannie de notre poésie. La poésie doit s'enrichir des fictions de la FABLE. (Barthel.)

La Fable offre à l'esprit mille agréments divers. **BOULEAU**. De nos jours de la Fable emprunter la figure. C'est d'un scrupule vain s'alarmer solemment. **BOULEAU**. Il dans ce sens, le mot fable prend toujours une lettre masculine.

— **Pae** ex. Récit faux, imaginaire d'un fait donné pour historique; *Les annales humaines se composent de beaucoup de fables mêlées à quelques vérités.* (Chateaub.) *Rien n'est durable comme les FABLES, et leur durée tient surtout à leur souplesse à prendre toutes les formes.* (St-Marc Girardin.) *Le nombre des FABLES accumulées sur les personnages historiques est presque toujours en raison de leur célébrité.* (Renan.) *l'fausseté, fausse nouvelle, fausse allégation; Ce n'est pas une FABLE que je vous dis là. Vous nous contez des FABLES. On a fait courir mille FABLES absurdes.* Mais peut-être j'invente une fable triviale. **BOULEAU**.

Fables et vérités, ténérès et lumière Flottent confusément devant notre paupière. **LAMARTINE**. — Fig. Sujet de risée ou de médisance, de propos malins; *Être la FABLE du quartier, la FABLE du public, Un prince sera la FABLE de toute l'Europe, et lui seul n'en saura rien!* (Pasc.)

Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée? **RACINE**. Peste! de l'œil-de-tourter je deviendrai la fable! **E. AUGER**.

— Littér. Sujet, canevas, ensemble des faits qui constituent l'action; *Ce roman, bien écrit d'ailleurs, pêche du côté de la FABLE. La FABLE, dans l'Énéide, n'a pas cette simplicité qu'Aristote a trouvée à dire dans Homère.* (Dacier.) *l'Apologue, récit allégorique d'où l'on tire une morale; Les FABLES d'Esoppe, de Phédre, de La Fontaine, de Florian, de M. Vernet. La FABLE du Loup et l'Agnneau. Le titre des FABLES de La Fontaine ressemble à un panier de cerises; on veut choisir les plus belles, et le panier reste vide.* (Mme de Sév.)

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être. Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. **LA FONTAINE**. Jamais la vérité n'estre mieux que les rats. Que lorsque de la fable elle emprunte la voie. **BOUSSAULT**.

— **Antiq.** rom. Pièce dramatique: **FABLES attelanes**. — **Épithètes**. Simple, naïve, morale, ingénieuse, aimable, gracieuse, charmante, délicieuse, admirable, touchante, spirituelle, riante, amusante, belle, jolte, gentille, délicate, fine, spirituelle, allégorique, vive, subtile, ridicule, absurde, grossière, mensongère, timide, guindée, affectée, recherchée. — **Syn.** Fable, conte, nouvelle, etc. **V. CONTR.**

— **Antonymes**. Histoire, récit, relation, vérité. — **Encycl. Littér.** « La fable, dit La Fontaine, est un petit récit qui cache une morale sans le voile d'une fiction, et dans lequel les animaux sont d'ordinaire les personnages. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme; le corps est la fable; l'âme, la morale. » « Les badineries, dit encore l'immortel et inimitable fabuliste, portent dans le fond un sens très-solide. Par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs; on se rend capable des grandes choses. L'apparence en est puérile, je le confesse; ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. »

« Sans doute, a dit un écrivain moderne, la fable, le plus humble des genres poétiques, ressemble aux petites plantes perdues dans une grande forêt; les yeux fixés sur les arbres immenses qui croissent autour d'elle, on oublie, on si l'on baisse les yeux, elle ne semble qu'un point; mais si on l'ouvre pour examiner l'arrangement intérieur de ses organes, on y trouve un ordre aussi compliqué que dans les vastes chaînes qui le couvrent de leur ombre; on y trouve aussi, dans certains passages, des détails qui ne peuvent être découverts en elle les notions générales seules lesquelles toute plante végétale et se soutient. »

C'est encore La Fontaine qui dit dit genre dont il est et restera le maître incomparable. **LES FABLES** ne sont pas ce qu'elles semblent être. Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. Une morale ne apporte de l'ennui. Le conte fait passer le précepte avec lui. En ces sortes de fente, il faut instruire et plaire.

L'action de ces petits poèmes est confiée aux animaux, aux arbres, aux arbustes; ils font le rôle de personnages; ils vivent, aiment, souffrent, parlent comme nous; ils éprouvent nos sensations et sont animés de nos sentiments. Le philosophe de Stagire, le grand législateur des lettres dans l'antiquité, Aristote, aurait voulu restreindre le genre de l'apologue à l'homme seul; mais il ne voulait point admettre les êtres du monde végétal en qualité d'acteurs dans ce petit poème allégorique. Pourquoi cela? Il ne nous régnait nullement de croire, avec Linnaeus d'autres, que la plante a, aussi bien que les animaux, beaucoup de nos besoins et de nos sensations; que, comme nous, elle aime et souffre. « Pourquoi, demande le fabuliste Arnault, pourquoi déshier les autres ouvrages de la nature du privilège de donner des leçons à l'homme? Si consent, dans ce but, à embrasser une illusion, à permettre qu'on prête un langage au bout, au lion, à l'agneau, pourquoi n'étendrait-il pas cette concession à l'arbre, à la montagne, au ruisseau, etc.? Cette extension n'a rien qui blesse le goût et ne peut que fournir au talent de nouvelles ressources; aussi ce chapitre de la charte aristotélique est-il un des premiers dont nos auteurs ont secoué le joug. Le chêne et le roseau, et bien d'autres objets inanimés, ont parlé chez notre La Fontaine, et trop bien parlé pour que nous n'eussions pas perdu à ce qu'ils restassent muets. »

L'histoire de la fable semble facile à faire; le genre est si petit! mais la fable et l'apologue existent bien avant d'avoir constitué un genre littéraire. On donc est le berceau de la fable? Elle n'est point née seulement du jour où un esclave spirituel voulut faire le lion à son maître sans l'irriter, et couvrir ingénieusement la vérité du voile de la fiction. Elle serait déjà bien ancienne, si elle remontait jusque-là; car l'esclavage date de loin dans l'histoire de l'humanité. Mais elle a une origine plus haute et plus universelle; elle tient à l'esprit même de l'homme, et qu'il a éprouvé de tout temps d'exprimer ses pensées avec des images et des emblèmes; comme l'allégorie et la métaphore, la fable ou l'apologue est l'œuvre de l'imagination. Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu des fables; on en fera aussi longtemps qu'il y aura deux êtres humains semblables à nous; on en fait tous les jours; l'aridité et l'homme du peuple ont inventé, en leur langage commun, mille fables, sous forme de comparaisons; seulement, ces fables que nous improvisons à chaque instant de notre vie, ces apologues spontanés qui nous échappent souvent sans que nous en

ayons conscience, ne sont d'ordinaire que des embryons, que des fables inachevées. M. Saint-Marc Girardin, qui soutient, il y a quelques années, cette thèse à la Sorbonne, donnait à ses auditeurs quelques exemples familiers de ces espèces d'apologues journaliers, œuvres de tout le monde.

« J'assistais par hasard, il y a deux ou trois semaines, disait-il, à une conversation entre deux industriels et spéculateurs de nos jours; le pretrise, disait l'un, de je ne sais quelle affaire; elle n'a eu encore qu'une compagnie riante, amusante, belle, jolte, gentille, délicate, fine, spirituelle, allégorique, vive, subtile, ridicule, absurde, grossière, mensongère, timide, guindée, affectée, recherchée. — **Syn.** Fable, conte, nouvelle, etc. **V. CONTR.**

— **Antonymes**. Histoire, récit, relation, vérité. — **Encycl. Littér.** « La fable, dit La Fontaine, est un petit récit qui cache une morale sans le voile d'une fiction, et dans lequel les animaux sont d'ordinaire les personnages. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme; le corps est la fable; l'âme, la morale. » « Les badineries, dit encore l'immortel et inimitable fabuliste, portent dans le fond un sens très-solide. Par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs; on se rend capable des grandes choses. L'apparence en est puérile, je le confesse; ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. »

« Sans doute, a dit un écrivain moderne, la fable, le plus humble des genres poétiques, ressemble aux petites plantes perdues dans une grande forêt; les yeux fixés sur les arbres immenses qui croissent autour d'elle, on oublie, on si l'on baisse les yeux, elle ne semble qu'un point; mais si on l'ouvre pour examiner l'arrangement intérieur de ses organes, on y trouve un ordre aussi compliqué que dans les vastes chaînes qui le couvrent de leur ombre; on y trouve aussi, dans certains passages, des détails qui ne peuvent être découverts en elle les notions générales seules lesquelles toute plante végétale et se soutient. »

C'est encore La Fontaine qui dit dit genre dont il est et restera le maître incomparable. **LES FABLES** ne sont pas ce qu'elles semblent être. Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. Une morale ne apporte de l'ennui. Le conte fait passer le précepte avec lui. En ces sortes de fente, il faut instruire et plaire.

L'action de ces petits poèmes est confiée aux animaux, aux arbres, aux arbustes; ils font le rôle de personnages; ils vivent, aiment, souffrent, parlent comme nous; ils éprouvent nos sensations et sont animés de nos sentiments. Le philosophe de Stagire, le grand législateur des lettres dans l'antiquité, Aristote, aurait voulu restreindre le genre de l'apologue à l'homme seul; mais il ne voulait point admettre les êtres du monde végétal en qualité d'acteurs dans ce petit poème allégorique. Pourquoi cela? Il ne nous régnait nullement de croire, avec Linnaeus d'autres, que la plante a, aussi bien que les animaux, beaucoup de nos besoins et de nos sensations; que, comme nous, elle aime et souffre. « Pourquoi, demande le fabuliste Arnault, pourquoi déshier les autres ouvrages de la nature du privilège de donner des leçons à l'homme? Si consent, dans ce but, à embrasser une illusion, à permettre qu'on prête un langage au bout, au lion, à l'agneau, pourquoi n'étendrait-il pas cette concession à l'arbre, à la montagne, au ruisseau, etc.? Cette extension n'a rien qui blesse le goût et ne peut que fournir au talent de nouvelles ressources; aussi ce chapitre de la charte aristotélique est-il un des premiers dont nos auteurs ont secoué le joug. Le chêne et le roseau, et bien d'autres objets inanimés, ont parlé chez notre La Fontaine, et trop bien parlé pour que nous n'eussions pas perdu à ce qu'ils restassent muets. »

L'histoire de la fable semble facile à faire; le genre est si petit! mais la fable et l'apologue existent bien avant d'avoir constitué un genre littéraire. On donc est le berceau de la fable? Elle n'est point née seulement du jour où un esclave spirituel voulut faire le lion à son maître sans l'irriter, et couvrir ingénieusement la vérité du voile de la fiction. Elle serait déjà bien ancienne, si elle remontait jusque-là; car l'esclavage date de loin dans l'histoire de l'humanité. Mais elle a une origine plus haute et plus universelle; elle tient à l'esprit même de l'homme, et qu'il a éprouvé de tout temps d'exprimer ses pensées avec des images et des emblèmes; comme l'allégorie et la métaphore, la fable ou l'apologue est l'œuvre de l'imagination. Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu des fables; on en fera aussi longtemps qu'il y aura deux êtres humains semblables à nous; on en fait tous les jours; l'aridité et l'homme du peuple ont inventé, en leur langage commun, mille fables, sous forme de comparaisons; seulement, ces fables que nous improvisons à chaque instant de notre vie, ces apologues spontanés qui nous échappent souvent sans que nous en

ayons conscience, ne sont d'ordinaire que des embryons, que des fables inachevées. M. Saint-Marc Girardin, qui soutient, il y a quelques années, cette thèse à la Sorbonne, donnait à ses auditeurs quelques exemples familiers de ces espèces d'apologues journaliers, œuvres de tout le monde.

est ridicule, il n'est pas méchant. Sa vanité nous amuse, elle n'a rien d'odieux. Mais si la fable orientale est plus triste, elle n'en est peut-être que plus vraie. Voici encore une fable dont nous connaissons le sujet. On sera curieux de confronter la copie avec l'original :

LES DEUX OIES ET LA TORTUE. Au bord d'un étang vivait deux oies qui avaient lié amitié avec une tortue. Dans la suite, l'eau de l'étang étant venue à tarir, les deux oies délibérèrent entre elles et se dirent : « Maintenant que l'étang est à sec, notre amie doit en souffrir bien cruellement. » Après cet entretien, elles dirent à la tortue : « Comme l'eau de cet étang est tarie, vous n'avez plus de ressources pour subsister. Saisissez avec votre bec le morceau de ce bâton; nous le prendrons chacun par un bout et nous vous transporterons dans un endroit où l'eau soit abondante. Mais, pendant que vous tiendrez ce bâton, prenez garde de ne point partir. Cela dit, elles enlevèrent la tortue et la firent passer par-dessus les bourgs et les villages. Ce que voyant, de petits garçons se mirent à crier : « Des oies emportent une tortue! les oies emportent une tortue! La tortue se mit en colère et leur dit : « Es-tu que celle tortue tombe à terre et se tue. »

Citons maintenant une série de fables indiennes tirées du *Pancha-Tantra* de Vicnou-Sarma. Elles font partie des *Aventures du brahme Cahla-Sarma*, et s'étendent les unes après les autres d'une façon bizarre. C'est un vrai chapelet; égrérons-en quelques grains :

CAHLA-SARMA ET L'ÉCREVISSE. Dans la ville de Soma-Pour, vivait le brahme Cahla-Sarma. Ce brahme, après avoir langui dans la plus profonde misère, se vit tout à coup, par un concours de circonstances heureuses, élevé à un état brillant de prospérité. Le résultat alors, d'entreprendre le pèlerinage du Gange pour obtenir la remise de ses péchés en se lavant dans les eaux sacrées de ce fleuve. Il disposa donc tout pour le voyage et se mit en route. Un jour qu'il traversait un désert, il vit par-dessus les dunes une famille de corbeaux accourus à la curée. Mais en fouillant dans la poche du brahme, le corbeau est saisi au cou par l'écrevisse, qui le serre au point de l'étouffer. Il demande grâce; l'écrevisse refuse de le lâcher à moins qu'il ne rende la vie au brahme. Le corbeau appelle ses parents et leur fait connaître ses malheurs. L'écrevisse ne lâche pas. Les parents du corbeau vont trouver le serpent, qui instruit des vœux de son ami, s'approche du cadavre, et posant sa tête à l'endroit où il avait mort, suce tout le venin qu'il avait introduit dans le corps du brahme et lui rend la vie. On comprend la reconnaissance du brahme pour son écrevisse quand il apprend la chose. Mais il demande grâce à son tour pour le corbeau, que l'écrevisse continue toujours de serrer. Celle-ci raconte alors au ressuscité un nouvel apologue pour lui montrer qu'il ne faut jamais épargner les méchants quand on les voit.

On songe à la fable de La Fontaine : *L'Homme et la couleuvre*. Au lieu de rapporter cette nouvelle fable, qui n'est pas la dernière de l'histoire du brahme, nous allons citer, malgré la différence des époques, un apologue musulman, dont la portée morale est la même et qui a le double mérite d'être plus court et presque inédit encore :

MARZAWANE ET LE SERPENT. Un serpent poursuivi vient trouver un riche marchand, homme très-religieux. Il demande un refuge; mais lequel? « Quand même, dit-il, je m'enroulerais dans les cheveux de ta favorite, je ne serais pas en sûreté contre mes ennemis; il me faut une retraite plus sûre; laisse-moi entrer dans ta poitrine. Le marchand Marzawane recula d'horreur; mais la voix des soldats qui poursuivaient le serpent montait de plus en plus. « Soit, lui dit-il, puisque tu es venu au nom du Miséricordieux, le serpent disant dans la gorge de son hôte. Entrent les soldats. Ils mettent tout sens dessus dessous, jusqu'au harem du bon marchand, et enfin se retirent après d'inutiles recherches. « Sois maintenant de ma poitrine, dit le marchand au serpent, car tu n'as les battements de mon cœur. Mais du fond de cette poitrine de juste le serpent répondit : « Il me faut une bouchée de ton cœur ou de ton poumon, choisis. Je ne sortirai qu'à ce prix. » Et comme Marzawane lui reprochait son ingratitude : « Homme naïf, reprit le serpent, puis-je contrevenir à ma nature? Serpent je suis, en serpent je dois agir. » Soit, dit Marzawane, tu auras le meilleur morceau de mon chair. Accordé-moi seulement, comme grâce dernière, de me laisser disposer les choses de façon à donner à ma mort l'apparence d'un accident, afin qu'on ne dise point qu'après avoir accordé sa protection au nom d'Allah et du Prophète Marzawane meurt sous la pendaison partout la désolation et l'abattement se rassemblèrent et vinrent trouver le roi pour le supplier d'avoir recours à quelque expédient qui délivrât le pays de ce fléau. Le roi rassembla tous les chastes et l'invita à accomplir son fatal projet. Mais l'ange de l'hospitalité apparut au bon musulman, et lui indiqua un remède pour faire mourir le serpent. (Extrait de *Deux ans dans la haute Éthiopie*, par Armand d'Abbadie.)

Le caractère dominant de ces fables indiennes est le récit étrange, c'est l'élevation des sentiments, c'est la grande opposition entre le mal et le bien, entre la méchanceté représentée par le serpent, et le dévouement, le sacrifice, si bien exprimés par le langage du marchand Marzawane.

Revenons encore au recueil des *Avadânas*, j'étais dans une position difficile, ils feraient tout pour m'être utiles. « Eh bien, reprit le brahme, puisque tu es rendu aux rats un si grand service, appelle à ton tour les rats à ton aide. » Il dit, et, après des saluts bienveillants, il reprit sa route. L'éléphant, livré à lui-même, invoqua le chef des rats : celui-ci arriva sans délai. Il promit son secours et engagea l'éléphant à reprendre courage. Il appela les rats de tout son royaume, leur fit graviter la terre autour de la fosse. L'éléphant, s'élevant à mesure que la fosse se remplissait, fut bientôt en état d'en sortir, et il dut son salut aux rats qu'il avait lui-même saisis.

« J'assistais par hasard, il y a deux ou trois semaines, disait-il, à une conversation entre deux industriels et spéculateurs de nos jours; le pretrise, disait l'un, de je ne sais quelle affaire; elle n'a eu encore qu'une compagnie riante, amusante, belle, jolte, gentille, délicate, fine, spirituelle, allégorique, vive, subtile, ridicule, absurde, grossière, mensongère, timide, guindée, affectée, recherchée. — **Syn.** Fable, conte, nouvelle, etc. **V. CONTR.**

— **Antonymes**. Histoire, récit, relation, vérité. — **Encycl. Littér.** « La fable, dit La Fontaine, est un petit récit qui cache une morale sans le voile d'une fiction, et dans lequel les animaux sont d'ordinaire les personnages. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme; le corps est la fable; l'âme, la morale. » « Les badineries, dit encore l'immortel et inimitable fabuliste, portent dans le fond un sens très-solide. Par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs; on se rend capable des grandes choses. L'apparence en est puérile, je le confesse; ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. »

« Sans doute, a dit un écrivain moderne, la fable, le plus humble des genres poétiques, ressemble aux petites plantes perdues dans une grande forêt; les yeux fixés sur les arbres immenses qui croissent autour d'elle, on oublie, on si l'on baisse les yeux, elle ne semble qu'un point; mais si on l'ouvre pour examiner l'arrangement intérieur de ses organes, on y trouve un ordre aussi compliqué que dans les vastes chaînes qui le couvrent de leur ombre; on y trouve aussi, dans certains passages, des détails qui ne peuvent être découverts en elle les notions générales seules lesquelles toute plante végétale et se soutient. »

C'est encore La Fontaine qui dit dit genre dont il est et restera le maître incomparable. **LES FABLES** ne sont pas ce qu'elles semblent être. Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. Une morale ne apporte de l'ennui. Le conte fait passer le précepte avec lui. En ces sortes de fente, il faut instruire et plaire.

L'action de ces petits poèmes est confiée aux animaux, aux arbres, aux arbustes; ils font le rôle de personnages; ils vivent, aiment, souffrent, parlent comme nous; ils éprouvent nos sensations et sont animés de nos sentiments. Le philosophe de Stagire, le grand législateur des lettres dans l'antiquité, Aristote, aurait voulu restreindre le genre de l'apologue à l'homme seul; mais il ne voulait point admettre les êtres du monde végétal en qualité d'acteurs dans ce petit poème allégorique. Pourquoi cela? Il ne nous régnait nullement de croire, avec Linnaeus d'autres, que la plante a, aussi bien que les animaux, beaucoup de nos besoins et de nos sensations; que, comme nous, elle aime et souffre. « Pourquoi, demande le fabuliste Arnault, pourquoi déshier les autres ouvrages de la nature du privilège de donner des leçons à l'homme? Si consent, dans ce but, à embrasser une illusion, à permettre qu'on prête un langage au bout, au lion, à l'agneau, pourquoi n'étendrait-il pas cette concession à l'arbre, à la montagne, au ruisseau, etc.? Cette extension n'a rien qui blesse le goût et ne peut que fournir au talent de nouvelles ressources; aussi ce chapitre de la charte aristotélique est-il un des premiers dont nos auteurs ont secoué le joug. Le chêne et le roseau, et bien d'autres objets inanimés, ont parlé chez notre La Fontaine, et trop bien parlé pour que nous n'eussions pas perdu à ce qu'ils restassent muets. »

L'histoire de la fable semble facile à faire; le genre est si petit! mais la fable et l'apologue existent bien avant d'avoir constitué un genre littéraire. On donc est le berceau de la fable? Elle n'est point née seulement du jour où un esclave spirituel voulut faire le lion à son maître sans l'irriter, et couvrir ingénieusement la vérité du voile de la fiction. Elle serait déjà bien ancienne, si elle remontait jusque-là; car l'esclavage date de loin dans l'histoire de l'humanité. Mais elle a une origine plus haute et plus universelle; elle tient à l'esprit même de l'homme, et qu'il a éprouvé de tout temps d'exprimer ses pensées avec des images et des emblèmes; comme l'allégorie et la métaphore, la fable ou l'apologue est l'œuvre de l'imagination. Dès qu'il y a eu des hommes, il y a eu des fables; on en fera aussi longtemps qu'il y aura deux êtres humains semblables à nous; on en fait tous les jours; l'aridité et l'homme du peuple ont inventé, en leur langage commun, mille fables, sous forme de comparaisons; seulement, ces fables que nous improvisons à chaque instant de notre vie, ces apologues spontanés qui nous échappent souvent sans que nous en

ayons conscience, ne sont d'ordinaire que des embryons, que des fables inachevées. M. Saint-Marc Girardin, qui soutient, il y a quelques années, cette thèse à la Sorbonne, donnait à ses auditeurs quelques exemples familiers de ces espèces d'apologues journaliers, œuvres de tout le monde.

pour en extraire quelques échantillons du même genre, nous aurons dit, présentement plutôt le caractère de l'apologue que celui de la fable proprement dite.

LE ROI ET LE GRAND TAMBOUR. En ce moment arriva un grand officier nommé Kandou, qui était dévoué au souverain et aimait à secourir le royaume. Il s'avança et dit : « Votre humble sujet peut faire ce tambour, mais il en coûtera de quoi s'en dépenser. » A merveille! s'écria le roi. « Et aussitôt il ouvrit son trésor et lui donna toutes les richesses qu'il contenait. Kandou fit transporter à la porte du palais tous ces objets précieux, puis il publia en tous lieux cette proclamation : « Aujourd'hui, de tous les coins du royaume, les indigents répand ses bienfaits; il veut déployer toute son affection pour ceux de ses sujets qui sont pauvres et indigents. Que tous les malheureux accourent à la porte du palais. » Bientôt, de tous les coins du royaume, les indigents arrivèrent, avec un sac sur le dos, en se soutenant les uns les autres. Sur leur passage ils remplissaient les villes et encombraient les grandes routes. Au bout d'un an, le roi demanda si le grand tambour était achevé ou non. « Il est achevé, répondit Kandou. — Pourquoi, dit le roi, n'en ai-je pas entendu les sons? — Siré, je désire que Votre Majesté daigne prendre la peine de sortir du palais et de visiter l'intérieur du royaume, afin de secourir les hommes les plus malheureux et les plus pauvres des dix parties du monde. » Le roi fit appeler son char; il parcourut son royaume et vit le peuple qui marchait en longues pressées, l'accueillant partout avec des acclamations et des cris de joie. Le roi, de cette multitude? — Siré, répondit Kandou, l'an passé vous n'avez ordonné de construire un grand tambour qui pût se faire entendre jusqu'à la distance de cent lieues. J'ai pensé qu'un bois desséché et un os mort ne pourraient pas servir à produire un tel éloge pompeux de vos bienfaits. Les trésors que l'aieureux de Votre Majesté, je les ai distribués, sous forme de vivres et de vêtements, aux religieux mendians et aux brahmanes, afin de secourir les hommes les plus malheureux et les plus pauvres de votre royaume. Une proclamation générale les a fait venir de tous côtés, et des quatre points du royaume ils sont accourus à la source des bienfaits comme des enfants affamés qui vont vers leur père. Les actions de votre Majesté, et leurs actions de grâce retentissent partout. Les sons du grand tambour n'auraient jamais été aussi loins. »

HAKKAN ET LA PAUVRE FEMME. Une pauvre femme de Zehra, possédait un champ contigu au jardin d'Hakkan II, calife de Cordoue. Hakkan voulut bâtir un pavillon dans ce champ et fit proposer à cette femme une somme de dix mille dinars, si elle lui vendait le champ. Elle déclina d'abord, mais le calife insista, et elle finit par accepter. Le calife donna l'argent et lui fit bâtir le pavillon. Elle déclina d'abord, mais le calife insista, et elle finit par accepter. Le calife donna l'argent et lui fit bâtir le pavillon.

« J'assistais par hasard, il y a deux ou trois semaines, disait-il, à une conversation entre deux industriels et spéculateurs de nos jours; le pretrise, disait l'un, de je ne sais quelle affaire; elle n'a eu encore qu'une compagnie riante, amusante, belle, jolte, gentille, délicate, fine, spirituelle, allégorique, vive, subtile, ridicule, absurde, grossière, mensongère, timide, guindée, affectée, recherchée. — **Syn.** Fable, conte, nouvelle, etc. **V. CONTR.**

— **Antonymes**. Histoire, récit, relation, vérité. — **Encycl. Littér.** « La fable, dit La Fontaine, est un petit récit qui cache une morale sans le voile d'une fiction, et dans lequel les animaux sont d'ordinaire les personnages. L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme; le corps est la fable; l'âme, la morale. » « Les badineries, dit encore l'immortel et inimitable fabuliste, portent dans le fond un sens très-solide. Par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs; on se rend capable des grandes choses. L'apparence en est puérile, je le confesse; ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. »

« Sans doute, a dit un écrivain moderne, la fable, le plus humble des genres poétiques, ressemble aux petites plantes perdues dans une grande forêt; les yeux fixés sur les arbres immenses qui croissent autour d'elle, on oublie, on si l'on baisse les yeux, elle ne semble qu'un point; mais si on l'ouvre pour examiner l'arrangement intérieur de ses organes, on y trouve un ordre aussi compliqué que dans les vastes chaînes qui le couvrent de leur ombre; on y trouve aussi, dans certains passages, des détails qui ne peuvent être découverts en elle les notions générales seules lesquelles toute plante végétale et se soutient. »

C'est encore La Fontaine qui dit dit genre dont il est et restera le maître incomparable. **LES FABLES** ne sont pas ce qu'elles semblent être. Le plus simple animal nous y tient lieu de maître. Une morale ne apporte de l'ennui. Le conte fait passer le précepte avec lui. En ces sortes de fente, il faut instruire et plaire.

était tout; le récit le drame était le moyen, non le but, et ils le négociaient volontiers; ils l'abrégeaient pour arriver plus tôt à la conclusion morale. Tout le progrès de la fable a consisté dans ce renversement des deux éléments; plus nous avançons dans l'histoire de la fable, plus nous verrons la sentence disparaître au profit de l'action. Sui-vant M. Taine, la fable aurait eu trois époques distinctes, trois phases, trois formes, avant d'arriver à la perfection où elle a été élevée par La Fontaine.

Un même sujet, le *Singe et le Léopard*, trois fois raconté, distingue les trois sortes de fables. Les unes longues, doctes, sentencieuses, vont lentement et d'un pas régulier se ranger au bout de la morale d'Aristote, pour y déposer sous